

TI MANSONJ

ilizion sé vérité lespri

Le Chevalier Lancier



LE CHEVALIER LANCIER

Jean-Luc ESPINASSE

Le Chevalier Lancier

Il y a des instants où la mer vous choisit. Ce n'est pas vous qui la choisissez. C'est ce que je me suis dit ce matin-là, avant l'aube, quand j'ai enfilé ma combinaison dans le silence encore frais de Sainte-Anne. Les premières lueurs orangées effleuraient à peine l'horizon, et déjà je sentais l'appel – ce tiraillement au creux du ventre qui ne trompe pas, celui que connaissent tous les plongeurs qui vivent davantage sous l'eau qu'à sa surface.

Natiyabel n'était alors qu'un rêve en construction. Des murs fraîchement peints, des bouteilles neuves alignées comme des soldats, et ce nom que j'avais choisi avec soin : la nature est belle. En créole, ces trois syllabes portaient tout ce que je voulais transmettre. Mais il me manquait quelque chose, une image, un symbole qui incarnerait l'âme du centre. Quelque chose d'authentique, de vivant, qui parlerait aux plongeurs mieux que n'importe quel discours.

L'eau m'a avalé dans un soupir de bulles. Trente mètres de fond, peut-être moins. La visibilité était exceptionnelle ce jour-là – cette

transparence cristalline qui rend les Caraïbes presque irréelles. Le récif se déployait sous moi comme une cathédrale engloutie, ses tours de coraux cerveau s'élevant vers la surface, ses arches de gorgones ondulant dans le courant invisible. J'ai laissé mon corps trouver sa flottabilité naturelle, cette suspension parfaite où l'on ne monte ni ne descend, où l'on devient partie intégrante de la colonne d'eau.

C'est alors que je l'ai vu.

Un éclair argenté, long comme mon avant-bras, qui se découpaient sur le bleu profond. Un juvénile de chevalier lancier – *Eques lanceolatus*, pour les scientifiques. Mais les noms latins ne disent rien de la grâce de ces créatures. Son corps élancé évoquait une lame d'épée, sa nageoire dorsale dressée comme une bannière de tournoi. Les bandes noires et blanches qui zébraient ses flancs lui donnaient des allures de garde royal. Il nageait avec cette économie de mouvement propre aux poissons qui savent exactement où ils vont.

Sauf que lui, apparemment, voulait venir vers moi.

J'ai d'abord cru à une coïncidence. Les chevaliers lanciers, contrairement aux poissons-perroquets ou aux sergents-majors,

ne sont pas réputés pour leur sociabilité. Ils préfèrent les zones profondes du récif, où ils chassent de petits crustacés entre les anfractuosités. Mais celui-ci s'est approché, puis a décrit un cercle autour de ma tête. Une fois, deux fois. Ses yeux – deux billes noires enchâssées dans l'argent – me fixaient avec une intensité déconcertante.

Il y a des regards dans la nature qui vous transpercent. Ceux des dauphins, bien sûr. Ceux des raies mantas aussi, avec leur intelligence ancienne. Mais ce poisson-là, pas plus long que ma main, me scrutait comme s'il cherchait à lire quelque chose en moi. Comme s'il me jaugeait.

J'ai fait ce que font tous les plongeurs confrontés à l'étrange : je suis resté immobile. Sous l'eau, la patience est la première vertu. Le chevalier lancier a arrêté ses cercles, s'est positionné à hauteur de mon masque, et a attendu. Son corps palpait doucement au rythme de ses branchies. Puis, d'un coup de nageoire caudale, il a filé vers le nord du récif.

Cinq mètres plus loin, il s'est retourné.

Je sais ce que vous pensez. Anthropomorphisme. Projection humaine. Le poisson ne m'attendait pas, il ne me « regardait » pas, il suivait simplement son instinct de piscidé

tropical. Mais allez dire ça à vos entrailles quand, à trente mètres de fond, un animal sauvage semble vous lancer une invitation silencieuse.

J'ai nagé vers lui. Il a attendu que je sois presque à sa hauteur pour repartir. Et ainsi de suite, par étapes, comme un guide qui s'assure que son groupe suit. Il m'a mené vers une zone du récif que je connaissais mal, un tombant où les coraux massifs laissaient place à des formations plus fragiles – des coraux branchus, des acropores aux doigts délicats. C'est là que j'ai compris.

Un filet fantôme était enchevêtré dans les coraux.

Ces réseaux de mort, abandonnés par des pêcheurs négligents, sont le fléau invisible de nos océans. Celui-ci était partiellement recouvert d'algues, preuve qu'il traînait là depuis des mois. Plusieurs poissons morts s'y étaient pris au piège, leurs corps décharnés ondulant dans le courant comme des drapeaux macabres. Mais ce qui m'a glacé, c'est le corail blanc que le filet étranglait – une colonie rare, que j'avais cherchée pendant des semaines lors de mes explorations préliminaires.

Le chevalier lancier s'est approché du corail. Il a nagé tout autour, puis, dans un geste que je revois encore aujourd'hui avec la même stupéfaction, il a frotté sa nageoire dorsale contre les polypes blancs. Une fois, deux fois. Le corail a semblé frémir – peut-être était-ce le courant, peut-être mon imagination saturée d'azote, ou peut-être quelque chose que la science ne peut pas encore expliquer. Mais j'aurais juré, sur tout ce que j'ai de sacré, que pendant une fraction de seconde, les polypes ont émis une lueur laiteuse.

Le poisson m'a regardé une dernière fois, puis a disparu dans le bleu.

J'ai passé les trente minutes suivantes à découper le filet, centimètre par centimètre, avec mon couteau de plongée. Un travail méticuleux, presque chirurgical, pour ne pas endommager davantage les coraux. Quand je suis remonté, le soleil était haut et mes doigts tremblaient autant de froid que d'émotion.

Les jours suivants ont pris une tournure étrange. Je suis retourné sur le site trois fois. À chaque plongée, j'observais des comportements inhabituels. Les poissons de la zone – demoiselles, poissons-papillons, chirurgiens – semblaient éviter soigneusement les restes du filet que je n'avais pas encore pu retirer. Plus

troublant encore : ils nageaient en formation rapprochée autour des coraux fragiles, comme pour les protéger des plongeurs maladroits qui passaient parfois.

Le vieux Joseph, un pêcheur retraité qui avait connu ces eaux avant le tourisme de masse, m'a écouté raconter mon histoire un soir, sur la plage. Il a tiré sur sa pipe en bois, les yeux plissés vers l'horizon où le soleil se noyait dans des trainées roses.

— Le chevalier lancier, a-t-il murmuré, c'est un poisson qui sait. Les anciens disaient qu'il était l'éclaireur des récifs, celui qui trouve les endroits malades et appelle ceux qui peuvent guérir. »

J'ai voulu en savoir plus, mais Joseph s'est contenté de sourire. Les vieux de Martinique ont cette façon de parler par énigmes, de laisser planer le doute entre la légende et le savoir transmis. Peut-être ne savait-il rien de plus. Peut-être savait-il tout.

Quand est venu le temps de choisir le logo de Natiyabel, l'évidence s'est imposée. J'ai dessiné la silhouette stylisée d'un chevalier lancier, sa nageoire dorsale tendue comme une lance vers le haut. En dessous, notre devise en créole : Natiyabel – la nature est belle. Mes amis ont d'abord été sceptiques. Pourquoi pas

un dauphin, plus commercial ? Ou une tortue, plus mignonne ?

Mais j'ai tenu bon. Parce que ce poisson incarnait exactement ce que je voulais transmettre : la curiosité intelligente, l'élégance dans le mouvement, et surtout cette connexion mystérieuse entre l'observation et la protection. Le chevalier lancier n'est pas un géant des mers. Il ne fascine pas les foules comme le requin-baleine. Mais il est là, discret, essentiel, et peut-être – peut-être – capable de nous montrer ce que nos yeux trop pressés ne voient plus.

Aujourd'hui, quand je briffe mes plongeurs avant de descendre, je leur raconte cette histoire. Certains sourient poliment, convaincus que j'enjolive pour rendre la sortie plus mémorable. D'autres me regardent avec cette lueur particulière dans l'œil, celle qui dit : « Et si c'était vrai ? »

Je ne prétends pas avoir la réponse. Je ne sais pas si ce chevalier lancier m'a vraiment guidé consciemment, s'il a vraiment « réveillé » le corail blanc, si les autres poissons ont vraiment appris de lui. La biologie marine nous enseigne que les animaux sont guidés par l'instinct, les phéromones, les signaux électriques. Qu'il n'y a pas de place pour la

volonté, encore moins pour la communication inter-espèces intentionnelle.

Et pourtant.

Et pourtant, je replonge sur ce récif deux fois par semaine, et je vois des comportements que quinze ans de plongée ne m'avaient jamais montrés. Des bancs de poissons qui contournent les zones abîmées plutôt que de les traverser. Des juvéniles qui semblent apprendre des adultes où nager, où ne pas nager. Et parfois, dans l'azur indistinct, par vingt ou trente mètres de fond, un éclair argenté qui passe au loin et me rappelle que la mer garde ses secrets.

Mes clients repartent souvent transformés. Pas parce qu'ils ont vu des raies ou des tortues – même si nous en croisons régulièrement. Mais parce qu'ils ont senti, l'espace d'une plongée, que l'océan n'est pas un aquarium, pas un décor. Qu'il y a sous ces eaux une intelligence collective, une mémoire des lieux, quelque chose qui dépasse notre compréhension fragmentée.

Le chevalier lancier mesure entre vingt et vingt-cinq centimètres à l'âge adulte. Il vit en solitaire ou par couples, principalement la nuit, chassant les petits invertébrés. Ses rayures servent de camouflage dans les

ombres portées du récif. Rien dans ces données scientifiques n'explique ce que j'ai vécu.

Mais peut-être que la vérité n'est pas dans les explications. Peut-être qu'elle est dans l'attention que nous portons. Dans notre capacité à voir le récif non comme un terrain de jeu, mais comme une communauté vivante où chaque être a son rôle, son histoire.

Depuis ce jour, je me pose une question avant chaque plongée : est-ce que je descends en conquérant, ou en invité ? Est-ce que je viens prendre des photos, ou recevoir un enseignement ?

Le chevalier lancier ne m'a plus jamais guidé de cette façon. Je l'aperçois parfois, ou un autre de son espèce – ils se ressemblent tellement. Il vaque à ses occupations de poisson, indifférent à ma présence. Comme il se doit.

Mais sur la façade de Natiyabel, son image veille. Et quand les enfants demandent pourquoi ce poisson-là, pourquoi pas un autre plus connu, je leur réponds toujours la même chose :

« Parce que ce sont parfois les plus discrets qui nous apprennent le plus. Et parce que la nature nous parle, si on accepte d'écouter. »

Est-ce que je crois vraiment à ce que j'ai vu ? Je ne sais pas. Peut-être que les effets de la profondeur m'ont joué des tours. Peut-être que j'ai construit une histoire cohérente à partir de coïncidences. Ou peut-être que sous trente mètres d'eau turquoise, ce matin-là, un petit poisson argenté m'a choisi pour transmettre un message.

Ce que je sais, c'est que depuis, je ne plonge plus de la même manière. Je ne vois plus les poissons comme des silhouettes décoratives. Je les vois comme des habitants d'un monde qui nous précède et nous survivra, un monde qui fonctionne selon des règles que nous commençons à peine à entrevoir.

Et quand un client me dit, après sa première plongée : « J'ai eu l'impression que les poissons me regardaient vraiment », je ne souris plus avec condescendance.

Je réponds : « C'est parce qu'ils le font. »

Ilizion, sé verité lesprit